

MICHEL BUTOR

TRANSIT A

LE GÉNIE DU LIEU, 4

nrf

GALLIMARD

aux inventeurs d'Amérique

TREIZE STATIONS

C'était le temps des ombres sur les trottoirs, des enseignes lumineuses intermittentes, des inscriptions géantes au-dessus des gouttières, des dernières feuilles de l'automne se collant sur les réverbères et les cabines téléphoniques, des projecteurs tournant dans le ciel, des ronflements d'avions et sifflements de haut-parleurs sur le grincement des autobus, des taxis freinant au stop et redémarrant au vert avec leurs phares jonquille et les rubis de leurs lanternes arrière.

C'était le temps des cinémas avec leurs guichets, la monnaie rendue, les queues et les conversations sur le temps, la famille ou la une des journaux, traînements et tapage de semelles, photographies de quelques scènes, annonces des programmes suivants, les cendriers où jeter la cigarette à peine commencée, les tickets déchirés, les portes capitonnées, les ouvreuses, les marches, les fauteuils articulés, dossiers dans lesquels on s'enfonce et cale, et, entre les épaules et oreilles des rangées précédentes, les rochers du Far West, l'écume de la mer, les périls de la jungle, les bas-fonds de Chicago, les toits de Paris, la gravitation dans l'espace, les châteaux écossais, les cités médiévales, pharaons, longs baisers, empereurs de la Chine et mauvais garçons au grand cœur.

C'était le temps des menus polycopiés à la porte des restaurants d'où s'échappaient la vapeur odorante et le bruit des couverts au passage de tous les clients, avec la buée qu'effaçaient sur les vitres quelques serviettes ou mains nues, parfois baguées, pratiquant des lucarnes pour sonder la nuit, et au travers desquelles nous apercevions les assiettes encore vides, les bouteilles débouchées, les verres à demi pleins.

*NOCTAMBULE**depuis Transit B*

C'était le temps des terrasses encagées de verre avec braseros, des marchands de marrons chauds avec leurs cornets de papier journal, des fourrures entassées sur les portemanteaux, des bières débordant sur leurs ronds de carton, des infusions, des croque-monsieur, des parties de cartes, d'échecs ou de billard, discussions sur le prochain gouvernement, l'urbanisme, l'avenir du monde, caresses furtives, confidences, puis disparitions dans la nuit.

C'était le temps des ruelles obscures où l'on se faufile entre les véhicules garés sur les trottoirs et les rideaux de fer baissés aux opercules éteints, les frôlements le long des palissades, écharpes au vent, les excuses, les interrogations, les regards, les hésitations, les chaleurs brusques, les déceptions, la fatigue montant dans les jambes, les pieds brûlants, le dos douloureux, la gorge sèche, les mains dans les poches et le nez glacé.

C'était le temps des vitrines de fleuristes, chrysanthèmes pour la Toussaint, poinsettias pour Noël avec couronnes de houx et de gui, sapins enrubannés, enguirlandés, blanchis, les halles d'antan avec leurs monceaux de choux-fleurs, les plumes des faisans, les soies des sangliers, les écailles des dorades, les dernières vendeuses de roses enveloppées de papier cristal, ou de bouquets de violettes qui viennent de l'hémisphère sud, louvoyant de table en table et d'un carrefour à l'autre, les diamants vrais ou faux scintillant sur leurs présentoirs derrière les grilles munies des systèmes d'alarme les plus perfectionnés, fouettées par une soudaine averse glaciale, une bourrasque de grésil ou de neige remuant de vieux prospectus et faisant se retourner dans un frisson le clochard ronflant sur une grille du métro, serrant son litron.

C'était le temps du retour dans l'étroite chambre à peine chauffée sous les toits, le livre saisi à pleines mains comme pour y puiser toutes les compensations et toutes les clefs, mais qui tombait des doigts engourdis avant la fin de la première page ; et l'on somnait dans le sommeil en apercevant les lugubres lueurs de l'aube, car on avait oublié de tirer le rideau et l'on oubliait d'éteindre la lampe. On était étudiant alors, au seuil de tout. La ville était notre savane et nous l'arpentions sans répit pendant des heures, maigres, tourmentés, tâchant de nous délivrer de notre candeur comme d'une rage de dents, nous imaginant que notre jeunesse durerait toujours, le regrettant presque.

noctambule

★

flammes doubles

La ligne de l'embraselement :

Comme je feuilletais un vieil ouvrage trouvé parmi les malles éventrées et fauteuils boiteux d'un grenier déjà maintes fois passionnément exploré depuis mon enfance, la

DANS LE TOURBILLON PARISIEN

lumière augmenta soudain sur une double page — était-ce de la géographie, quelque récit de voyage, de l'histoire, chronique de cours disparues, ou tel conte prenant au passage l'accent du secret dévoilé ? il ne m'en reste plus que l'éblouissement —, dévorant les caractères imprimés dans une impétueuse marée de fumées claires, les paragraphes lançant, avant de s'effacer, leurs derniers tentacules et rameaux vers ma poitrine pour y célébrer en un bûcher hilare la transfiguration de mes erreurs anciennes.

L'ardeur de l'interprétation :

Comme je contemplais les tisons dans mon âtre, l'hiver sifflant de l'autre côté des fenêtres que j'avais essayé en vain de calfeutrer — des langues de frissons se coulaient au ras des plinthes pour venir éparpiller les feuilles des gazettes qui ne m'avaient apporté qu'annonces de malheurs en toutes régions du monde où j'avais des amis —, accompagnée de grincements, d'arrachements et de branches, une soudaine rafale répandit sa frange d'écume sombre sur la plage mordorée, laissant au reflux des coquillages de carbone former les mots de la phrase que je cherchais depuis des heures, tandis que le rideau de flammèches se levait en cet opéra intime sur une double scène.

FLAMMES DOUBLES

vers le Mexique

depuis Transit B

VINGT ET UNE LETTRES A FREDERIC-YVES JEANNET

EST-CE UN ROMAN

Mon très cher Frédéric,
 mon prochain voyage au Mexique est donc retardé de quelques mois. J'en suis désolé, mais cela va me permettre justement, au lieu de l'attendre pour m'y mettre, de rédiger enfin ce texte qui attend depuis des années, depuis notre voyage ensemble dans ce pays qui est devenu le tien. Je suis aidé en cela par ma visite trop rapide hélas de la magnifique exposition : *Trente Siècles de Splendeur mexicaine*, que j'ai vue à Los Angeles il y a quelques semaines, et au cours de laquelle sont revenus en foule souvenirs et projets.

Il y a si longtemps que je tourne autour de ce pays. Voici quelques étapes de ma hantise : des photographies aperçues dans *Minotaure*, je crois, feuilleté pendant l'Occupation sur les éventaires en plein air du boulevard Saint-Michel ; déjà une exposition sur la splendeur mexicaine, cette fois à l'ancien musée d'art moderne de Paris, quai de New York que je ne puis m'empêcher d'appeler encore le quai de Tokyo ; le *Que viva Mexico* d'Eisenstein vu à la Cinémathèque française ; si bien que, lorsque je suis parti pour la première fois aux Etats-Unis, mon véritable rêve était de passer la frontière. Je n'y suis arrivé que bien des années plus tard, lors de mon séjour au Nouveau-Mexique, et seulement pour Juarez, le faubourg mexicain d'El Paso, ce qui était certes déjà quelque chose, invité avec toute ma famille par un étudiant, avec soirée à mariachis. Puis ton installation, ton adoption de ce pays dont Malcolm Lowry t'avait enseigné le chemin, pour toi le pays de la santé.

Il y avait donc un projet de récit qui devait s'intégrer à ce tome du *Génie du Lieu*, mais qui, comme toutes les autres régions, devait pouvoir s'en détacher, vivre une vie un peu indépendante. Il s'agissait à l'origine d'une sorte d'autobiographie romanesque, un peu dans l'esprit du *Portrait de l'Artiste en jeune Singe*, en particulier parce que je voulais opposer des passages diurnes en grande partie fidèles à ce que je pourrais reconstituer, et des rêves entièrement inventés.

Je voulais décrire mon arrivée, certains lieux, l'institut, l'ambassade, discrètement en ce qui concerne les individus bien sûr ; tu aurais été le seul personnage reconnaissable ; mais je ne sais même pas si je n'aurais pas changé ton nom. Il y aurait eu en particulier l'hôtel Maria-Christina dans lequel j'avais logé quelques jours avant de venir dans ton appartement. Il était agréable, mais en pleine réfection, donc avec beaucoup de bruit et de poussière.

J'y aurais rencontré une femme, métisse de Français et de Mexicaine (c'est ici que le décollage romanesque aurait commencé), qui, ayant reconnu ma langue et m'ayant vu un peu embarrassé au bar, m'aurait aidé à commander une bière, à lui en offrir une. Aurait alors commencé toute une aventure que je t'aurais soigneusement cachée en ce temps-là.

Les journées auraient été consacrées aux travaux, recherches et visites, à des conversations avec toi, avec elle, et tout ce serait bien passé, merveilleuses découvertes, regards et caresses ; mais la nuit le refoulé mexicain enterré sous la ville aurait terriblement pris sa revanche. C'est pour ces rêves que j'avais commencé à traduire le deuxième livre de l'*Histoire générale des Choses de la Nouvelle-Espagne* de Bernardino de Sahagun, « qui traite du calendrier, fêtes et cérémonies, sacrifices et solennités que les naturels de cette Nouvelle-Espagne font en honneur de leurs dieux » :

« Le premier mois de l'année se nommait chez les Mexicains *atlahuatl* et dans d'autres régions *quauitleoa*. Ce mois commençait le 2 février, jour de la purification de Notre-Dame. Le premier de ce mois ils célébraient une fête en l'honneur, selon certains, des dieux *Tlaloc*, leurs dieux de la pluie, et selon d'autres, de leur sœur, la déesse de l'eau, *Chalchiuhtlicue*, et selon d'autres encore, en l'honneur du grand prêtre ou dieu des vents *Quetzalcoatl*, et je puis dire en l'honneur de tous ces dieux. Ce mois, comme tous les dix-huit, avait vingt jours.

Ce mois ils tuaient beaucoup de bébés, les sacrifiant en de nombreux lieux au sommet des montagnes, leur arrachant le cœur en l'honneur des dieux des eaux pour qu'ils leur donnent l'eau ou la pluie.

Ils paraient ces bébés de beaux atours pour les mener tuer, et les portaient dans des litières sur leurs épaules, ornées de plumes et de fleurs ; ils jouaient de la musique, chantaient et dansaient devant eux.

Quand les bébés devaient mourir ils pleuraient et versaient beaucoup de larmes, ce qui réjouissait leurs porteurs, car ils en tiraient pronostic qu'il y aurait beaucoup d'eau cette année.

En ce mois ils tuaient aussi beaucoup de captifs en l'honneur de ces mêmes dieux de l'eau ; ils les poignardaient d'abord, après s'être battus avec eux attachés sur une pierre comme une meule de moulin, et dès qu'ils étaient poignardés, ils les emportaient au temple nommé *Iopico* pour qu'on leur arrachât le cœur.

Quand ils tuaient ces captifs, leurs maîtres qui les avaient capturés, allaient glorieusement attifés de plumes en dansant devant eux, montrant leur vaillance. Cela se passait tous les jours de ce mois. Bien d'autres cérémonies se faisaient dans cette fête qui sont décrites au large dans la suite de cette *Histoire*. »

J'ai finalement décidé de bâtir ce livre autour de quatre pays lointains : Mexique, Japon, Egypte et Canada (côte nord-ouest), et de deux régions d'habitat, et réflexion : Paris et Genève, à quoi s'ajoutent quelques souvenirs des tomes précédents par l'intermédiaire de pages du *Carnaval transatlantique* à l'intérieur de *Boomerang*, dans lesquelles on trouve déjà quelques résurgences des volumes antérieurs.

RUINES D'UN ROMAN
A PROPOS DU MEXIQUE

encore

toujours le Mexique

DEUXIEME LETTRE

EN VUE D'UN ROMAN

J'aurais donc traversé 18 cauchemars dans la plupart desquels j'aurais été la victime d'une des magnifiques et atroces cérémonies de l'année solaire aztèque, ce qui aurait profondément satisfait tout ce qu'il y a de masochisme en moi. Pour sortir de ces enfers j'aurais eu bien besoin d'une Ariane, ou d'une version féminine d'Orphée. Peu à peu les stigmates des supplices rêvés se seraient de plus en plus manifestés pendant les journées. On aurait commencé à me poser des questions, à s'en poser, toi aussi naturellement, jusqu'au moment où divers zonas intermittents, n'apparaissant qu'à une certaine heure de la soirée, auraient permis à un médecin que tu m'aurais recommandé, de diagnostiquer le virus de la varicelle qui a dévoré le peuple de Mexico lors de la conquête espagnole, se traduisant de façon inhabituelle, contre lequel le seul remède était la patience. Mais elle me décidait alors à fuir au plus vite pour permettre aux anticorps nécessaires de se développer dans mon organisme, anticorps et aussi anti-représentations dans mon esprit, pour pouvoir revenir doté d'une santé, d'une force et d'une intelligence nouvelles; l'écriture du texte étant décisive naturellement dans cette thérapeutique. Dans les dernières lignes j'aurais signalé la disparition de cette femme par les suites d'une éruption mal identifiée, dont je me serais senti responsable, ce qui aurait rendu nécessaire un retour en toute hâte au Mexique, devenant pèlerinage à sa tombe, déchiffrement de son adieu.

Les Aztèques avaient deux calendriers qui tournaient en quelque sorte l'un dans l'autre : un qui s'accordait avec le Soleil, formé de 18 mois de 20 jours, plus les cinq ou six jours maudits ; c'est à celui-ci que se rapportent les fêtes « fixes », et un autre, particulièrement lié à la divination, constitué de 20 signes se combinant avec les chiffres de un à 13 en un cycle de 260 jours qui variait par rapport à l'autre dans un « siècle » de 52 ans. A ce calendrier divinatoire se rapportaient d'autres fêtes que Sahagun qualifie de « mobiles ».

Grand lézard, vent, maison, petit lézard gris, serpent, crâne, cerf, lapin, eau, chien, singe, herbe, roseau, jaguar, aigle, vautour, séisme, silex, pluie, fleur. J'aurais pu les faire tourner autour de mes chapitres.

Les 18 premiers chapitres du second livre de Sahagun décrivent brièvement les cérémonies de l'année solaire selon un original nahuatl suivi aussi par Diego Duran. Puis après un 19^e consacré aux jours maudits et aux fêtes mobiles, il nous donne, du chapitre 20 au chapitre 37 une nouvelle relation de ces fêtes « fixes », augmentée d'une dernière célébration au chapitre 38, elle aussi au dernier mois. Cette version beaucoup plus développée, somptueuse, est celle dont je me serais surtout servi pour mes cauchemars. Dans le premier, inspiré par les fêtes du premier mois, je n'aurais été que spectateur horrifié, sans y rien comprendre d'ailleurs, mais dans le second, sans y rien comprendre encore, j'aurais commencé à participer comme victime, m'éveillant en sursaut au moment décisif. Mon dessein n'étant en rien d'érudition, je laisse de côté les noms des mois ;

Le premier jour du second mois (c'est-à-dire notre 22 février), on faisait une fête en l'honneur du dieu *Totec* aussi nommé *Xipe*, où ils tuaient et écorchaient de nombreux esclaves et captifs. Ils leur arrachaient les cheveux du sommet de la tête, et leurs maîtres les gardaient comme reliques. Ils le faisaient dans le *calpul*, maison commune de leur quartier, devant le feu.

Quand les maîtres amenaient leurs esclaves à tuer au temple, ils les tiraient par ce qui restait de leurs cheveux, et quand ils montaient par les degrés de la pyramide, certains captifs s'évanouissaient et leurs maîtres devaient les hisser ainsi jusqu'à l'autel où on les faisait mourir.

En arrivant à cet autel qui était une pierre de trois palmes de haut ou un peu plus et deux de large environ, ils le couchaient dessus en le tenant à cinq : deux pour les jambes, deux pour les bras, un pour la tête, puis venait le sacrificateur qui frappait la poitrine avec un silex taillé en fer de lance, tenu à deux mains, et par la fente enfonçait une main pour arracher le cœur, qu'il offrait au Soleil puis jetait dans une jarre.

Le cœur arraché, le sang versé dans une jarre que recevait son maître, ils faisaient rouler le cadavre par les degrés de la pyramide jusqu'à une petite place inférieure où le prenaient certains vieillards nommés *quaquacuiltin* qui l'emmenaient dans leur *calpul* où ils le dépeçaient et le partageaient pour le manger.

Avant de les couper en morceaux ils les écorchaient, et certains revêtaient leur peau et se battaient aussi contre d'autres jeunes gens comme à la guerre. Après ils tuaient d'autres captifs, se battant avec eux qui étaient attachés par le milieu du corps avec une corde qui sortait du moyeu d'une sorte de meule de moulin, si grande qu'ils pouvaient aller tout autour, et ils lui donnaient des armes et venaient à quatre se battre contre chacun d'eux avec des épées et des boucliers, et luttaient l'un après l'autre jusqu'à la victoire.

Impossible à cause de la crise actuelle de redemander à mon éditeur les splendeurs chromatiques de *Boomerang*. Donc je me contenterai du noir, et surtout sans dépasser certaine longueur. Chaque région serait caractérisée par sa mise en page, mais de façon aussi simple que possible, avec toujours le nom du lieu apparaissant clairement dans la double page. La juxtaposition si essentielle à mon propos serait cette fois obtenue à volonté par la division en deux tomes entre lesquels le lecteur serait invité à se promener. Dans le *Carnaval transatlantique* de *Boomerang* deux textes se poursuivaient parallèlement dans les pages face à face ; dans les citations faites ici, un des chemins parallèles est suivi par un des tomes, l'autre dans l'autre. On pourrait donc reconstituer l'effet du volume antérieur en les rapprochant.

PROJETS D'UN ROMAN

A PROPOS DU MEXIQUE

vers Genève

depuis Transit B

LA BARBE DE LIOTARD

A l'étage supérieur du Musée d'Art et d'Histoire, au-dessus des canons que l'on fait défiler le soir de l'Escalade, le 14 juillet genevois (mais le 11 décembre) avec ses massacres de marmites de chocolat remplies de légumes en massepain. C'est comme s'il avait peint chaque poil individuellement, mais le mot peindre n'est pas bon, puisqu'il s'agit de pastel, que ce n'est pas du tout le même geste, la même consistance, le même toucher (particulièrement étonnant à cet égard le *Portrait de Tronchin* à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg avec la *Danaé* de Rembrandt, peut-être le plus pictural de tous les peintres, le peintre par excellence de la pâte, rendue avec une fidélité presque ironique par cette poussière colorée), il vaudrait mieux dire qu'il dessine, mais ce n'est pas bon non plus, puisque la difficulté est justement de parvenir à la finesse du trait, que l'on procède obligatoirement par taches, par à-plats, frottis, donc peut-être faudrait-il dire sédimente, alluvionne, compose par le frottement ; il les a fait pousser dans cet autoportrait un peu comme ils ont poussé sur son visage, mais beaucoup plus vite pourtant, car il a fallu bien des mois, des années sans doute pour arriver à cette longueur luxuriante ; c'est vraisemblablement avant tout pour pouvoir la représenter, peindre ainsi, qu'il l'a fait pousser, cette barbe, pour pouvoir répondre un jour à son défi ; et l'ouvrage terminé, dès qu'il l'a rasée (les autoportraits tardifs sont imberbes), sacrifiant cette partie de lui-même, ces presque innombrables parties de lui-même, si individualisées dans leur transparence, pour assurer magiquement la longévité de ce qui restait.

★

TREIZE LECTURES

Traverser.

Molard, station du tram 12. Il est six heures. Peuples. Comment allez-vous ? Si suffisamment de Saint-Preux sont capables de boire le lait de la Nature à la vue de quelque Julie... Une voiture de pompiers avec son échelle.

Bel-Air, station. Un cri. Les fondateurs de colonies. Une écharpe.

Place-Neuve, station. Des flaques... un peu comme on le voit dans les bas-reliefs ou peintures de certaines tombes de Haute-Egypte. Une petite fille qui donne la main à son père. Je t'aime. Inconnu. Une école.

Plainpalais, station de tramway. Je me souviens.

★

TREIZE LECTURES DANS LE CALME GENEVOIS

1 La jonction — Le collège Rousseau	B 10
2 L'église russe — La pêche miraculeuse	B 34
3 Le pont de la machine — Le lac Rousseau	B 58
4 La rue des étuves — Le Salève	B 70
5 Les eaux-vives — L'île Rousseau	B 82
6 Le mur des réformés — L'aéroport A	B 86
7 Genève à l'écoute — Les foules	B 102
8 L'aéroport B — Le musée d'ethnographie	B 126
9 Les jardins Rousseau — La gare des eaux-vives	B 150
10 Le jet d'eau — La villa Rigot	B 174
11 Les eaux-vives Rousseau — Les services industriels	B 198
12 La barbe de Liotard — Le palais Wilson	A 22
13 L'optique Rousseau — Le rond-point de Plainpalais	A 158

VINGT ET UN CLASSIQUES DE L'ART JAPONAIS

1 Les 53 étapes du Tokaïdo	B 22
2 Le pavillon du phénix	B 74
3 Les paravents des pruniers	B 78
4 Le jardin sec	B 106
5 Les paravents des Portugais au Japon	B 110
6 Le roman du prince	B 118
7 Corneilles et pruniers	B 122
8 La comédie animale	B 130
9 Fleurs et oiseaux des quatre saisons	B 134
10 Biographie	B 142
11 Les six voies	B 146
12 Le grand rouleau	B 154
13 Histoire de Gisho et Gengyo	B 158
14 La décoration du Tenkyu-in au Myoshin-ji	B 166
15 Les origines du monastère du mont Shigi	B 170
16 Les pins sous la brume	B 178
17 La villa Katsura	B 182
18 Les paravents avec éventails au Daïgo-ji	B 190
19 Le pavillon d'argent	B 194
20 Le Horyu-ji	A 170
21 Les cent vues du Fuji	A 70

Dépôt légal : décembre 1992.
Numéro d'imprimeur : 33429.
ISBN 2-07-072864-1 / Imprimé en France.

57815